

La Huela / Le lieu dans tous ses états Jocelyn Fiset, Christine Palmiéri, Virginie Laganière

Pierre Ouellet

Number 103, Fall 2009

Le futurisme a 100 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

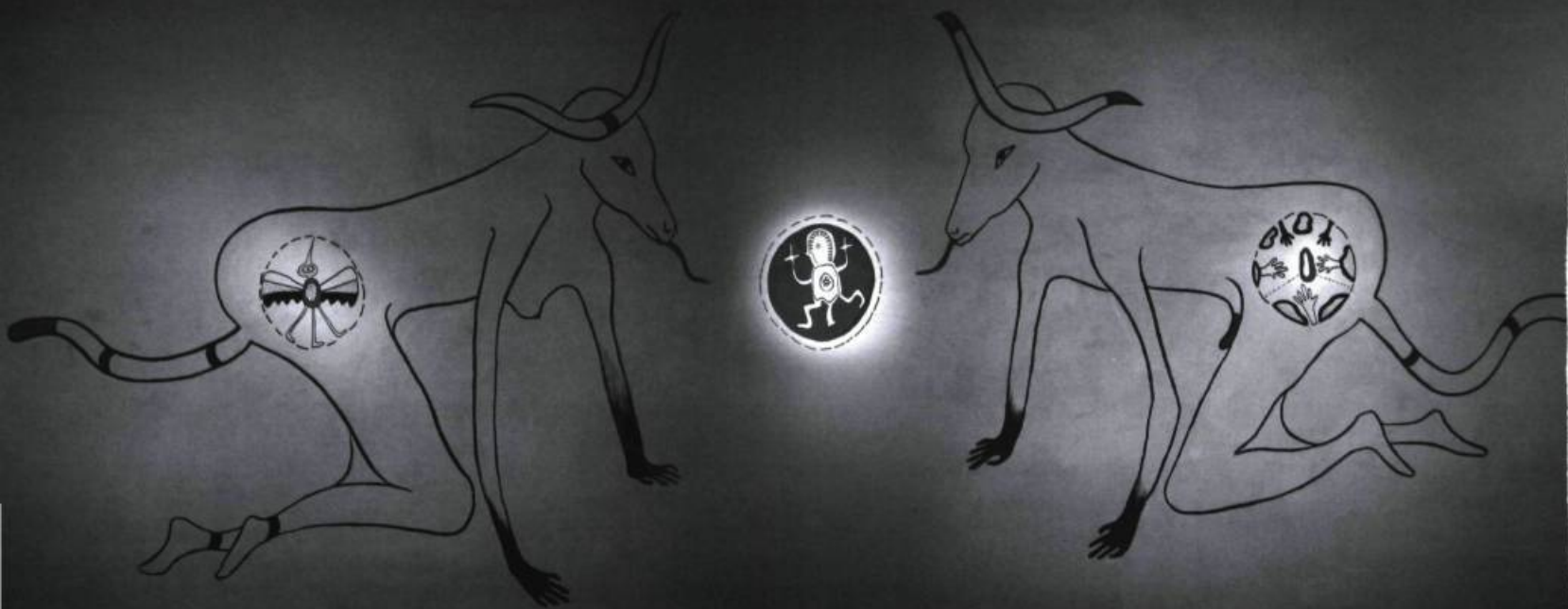
0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (2009). La Huela / Le lieu dans tous ses états : Jocelyn Fiset, Christine Palmiéri, Virginie Laganière. *Inter*, (103), 72–74.



La Huela / Le lieu dans tous ses états

— PIERRE OUELLET

> Christine Palmiéri

En mai 2008, le Museo de la Ciudad de Querétaro, au Mexique, organisait, avec la collaboration du centre Action Art Actuel de Saint-Jean-sur-Richelieu, une exposition intitulée *La Huela* (L'empreinte), qui réunissait trois artistes québécois en résidence, Jocelyn Fiset, Virginie Laganière et Christine Palmiéri, invités à intervenir sur les lieux de cet ancien couvent de style colonial où le musée s'est établi il y a quelques années en montrant comment toute œuvre s'imprègne du monde et est dans le monde où elle s'inscrit.

Le lieu, bien sûr, n'est pas une simple surface d'inscription ni non plus le simple volume d'air où quelque chose prend place. Ni purement géométrique si seulement géographique, il relève d'un phénomène difficile à « localiser » : il est à la fois partout et nulle part... une sorte de dieu mais terre-à-terre, à la portée de tous, qui fait qu'on parle de « génie du lieu ». Il est sous

nos pieds, sur nos têtes, derrière nous, devant nous, à nos côtés. Il nous entoure, nous étreint, nous empreint. Il entre en nous par nos deux yeux, qui l'étendent au-devant d'eux pour mieux le percevoir et le capturer. Le capturer. L'enfermer sous leur paupière pour le garder. Non pas seulement le regarder. Pour le préserver dans ce regard de derrière la tête qu'on appelle mémoire.



Pour le réinventer dans cette vision qu'on a dans le crâne, qui s'appelle imagination.

Les œuvres des trois artistes invités ne sont pas seulement des témoignages des espaces physique, psychique, politique et historique qu'il a fallu traverser et habiter pour l'imprégner et s'en imprégner, mais aussi et surtout des traces du processus même par lequel le lieu passe et repasse en nous bien plus que nous passons et repassons en lui : comment il passe par nos yeux, nos mains, nos pieds, comme nous-mêmes le balayons du regard, le façonnons de nos doigts, le parcourons à toutes jambes ;

comment il passe par la mémoire et l'imagination comme nous-mêmes le franchissons à travers la couche de nos souvenirs et de nos rêves, de nos oublis, de nos fantômes.

Nos yeux absorbent le lieu, ce pur présent, pour en faire une surprésence. Un passé vieux de plusieurs siècles, de millénaires, un passé aussi ancien que l'éternité, immémorial. Et un futur toujours plus jeune de tout ce qui peut venir encore, advenir et survenir depuis des âges qui restent inimaginables. Le lieu, alors, n'est plus seulement dehors, ici, maintenant. Il est *en nous*, au plus profond, telle une empreinte, ineffaçable, une trace qu'il laisse dans l'âme, dans le souffle que la mémoire et le rêve inspirent à notre actualité. Si Christine Palmiéri remonte aux origines de l'espèce à travers, notamment, la culture huichol, où l'art précolonial s'est exprimé avec une force sans égale sur la naissance de l'homme et de l'univers, pour faire valoir cette profondeur abyssale du temps qui reste sensible dans tous les lieux, Virginie Laganière, elle, plonge son regard dans l'avenir même, désormais globalisé, mondialisé, de la culture marchande où toutes nos sociétés tendent à se fondre, comme le montre, notamment, l'architecture uniforme des banques qui façonnent notre environnement commun, au Mexique comme au Québec. Jocelyn



> Jocelyn Fiset

Photos : Christine Palmiéri

Fiset, pour sa part, explore une autre voie, moins tournée vers le passé universel ou notre avenir commun que vers une sorte de « présent en déplacement », de « présence mobile » qui creuse ou approfondit notre présence plus ou moins décalée au monde environnant en y faisant intervenir à la fois les notions d'abri et de nomadisme par le biais de l'espace intime d'un dôme amovible où chaque individu se sent protégé, dans son lieu propre, et par celui de l'espace public où il l'installe

Querétaro : faire passer *au-dehors* l'espace *intérieur propre au lieu* intime, tel qu'on se l'imagine et se le remémore, tout en faisant passer *au-dedans*, dans le for intérieur de chacun, l'espace *externe* du lieu public où il déambule en y laissant une empreinte parfois imperceptible qui met à nu ses aspects les plus secrets. Non pas pour attenter à son intégrité, mais pour le mettre

de tous mais celui de chacun. Non plus, donc, l'étendue indifférenciée dans laquelle toute vie a lieu de manière anonyme, mais cette part du monde que chacun prend et partage avec chaque autre, y ayant lieu de manière chaque fois originale, plus étrange que familière, dans la mesure où l'intimité la plus secrète est l'autre nom de l'inconnu.

les cosmogonies des cultures les plus éloignées, européennes et amérindiennes, qui s'incarnent exemplairement dans une ville comme Querétaro, indigène et coloniale en même temps, ainsi que Christine Palmiéri nous en montre la fantastique complexité dans sa « récréation du monde » en sept jours et quelques heures.



> Virginie Laganière

de manière éphémère, au milieu des foules qu'il croise sur les places des grandes villes, comme celles de Querétaro, qui en gardent alors les traces non seulement sur leurs murs et leurs trottoirs, mais aussi dans l'esprit et les comportements des passants et des habitants.

Une mise à nu

L'artiste a des yeux tout le tour de la tête, des bras tout le tour du tronc, des jambes tout le tour des hanches : il embrasse le lieu, l'enjambe, le cerne et le discerne ; il lui tend la main, y porte le pied, lui lance un regard... de telle sorte qu'il reste empreint à vie de tout ce qu'il touche, même de loin, non pas pour l'empoigner et l'étouffer, mais pour le cueillir et l'accueillir. Il le recueille en s'y recueillant, comme si c'était lui qui en était saisi bien plus qu'il ne le saisissait. Il accorde son regard au monde, sa main à l'espace qu'elle moule, son pied au territoire qu'il foule. Il accorde son souffle au souffle des choses qu'il rencontre sur son passage, et cet accord secret, qui n'est pas toujours une harmonie, souvent un contrepoint, donne lieu à cette autre rencontre que l'œuvre incarne, où chacun peut partager l'espace intime de l'artiste dès lors rendu public et l'espace public du musée désormais devenu intime.

C'est le défi qu'a su relever chacun des trois artistes invités à

à la disposition du regard et des mains de chacun dans l'« œuvre » qu'il en fait, pour le donner à vivre ou à revivre comme il l'aura vécu ou éprouvé lui-même, dans la peine ou dans la joie, dans le désir comme dans l'angoisse, dans la brûlure ou dans le froid, dans la tiédeur comme dans la fièvre.

L'art *in situ* trace ou retrace le lieu public où nous nous trouvons tous, plus ou moins, perdus dans la foule anonyme, comme s'il s'agissait d'un territoire intime où chacun peut enfin se retrouver. Dans le lieu secret de ses rêves et de ses regrets, de sa mémoire et de ses fantasmes, de ses peurs et de ses désirs les plus nus. Il déshabille le lieu de tout le superflu que la réalité revêt pour en révéler la chair, la peau, les os, les nerfs, les veines et les artères par où la vie circule et le sang coule dans le grand corps social qui forme ce qu'on appelle le lieu commun, l'espace de la Cité. Cette nudité retrouvée du lieu de vie et de mort que chacun occupe, ce lieu de naissance et d'agonie, ce lieu de jouissances et de souffrances alternées, fait en sorte que tout lieu commun devient singulier, tout espace public devient intime, tout dehors devient dedans. Le lieu où l'on est n'est plus le lieu

Fiset, Laganière et Palmiéri retracent les empreintes que le lieu dessine en chacun de nous comme s'ils lisaient dans les lignes d'une main commune les heures et les malheurs qui nous guettent depuis l'avenir le plus incertain ou veillent sur nous depuis le passé le plus lointain. Ce sont les lignes de vie et de chance croisées, nouées ou tressées l'une à l'autre de l'humanité tout entière dans chaque être rencontré qu'ils redessinent et interprètent : dans le tracé des rues, des places, des parcs ou des jardins, des champs et de leurs clôtures, comme le fait Virginie Laganière par l'utilisation de photos satellitaires du territoire urbain ou suburbain de Querétaro, qui lui permettent de se familiariser avec l'étrangeté qu'il représente pour elle ; ou encore dans le retraçage photographique de visages étrangers croisés un peu partout sur la planète, y compris sur les places de Querétaro, comme le fait Jocelyn Fiset dans son nomadisme éphémère, où il construit des abris d'air et de papier dont les murs et la toiture sont des regards photographiés ; ou, enfin, dans le retracement des origines de notre humanité, venue des dieux comme de la bête, où s'entrelacent

Réécritures du lieu

La cartographie poétique de Virginie Laganière s'appuie sur une triple écriture du lieu où s'entremêlent les lignes territoriales de la ville et de ses environs, tirées d'images aériennes produites grâce au logiciel de visualisation planétaire Google Earth, les lignes vocales des personnes interviewées sur leur expérience ou leur mémoire de la culture ou du territoire mexicain, diffusées par deux haut-parleurs dissimulés sous une courteline de sacs de couchage qui dénotent le voyage, l'errance, l'exil, et les lignes de mots lumineux projetées sur les murs de la salle qui résument comme autant de fragments d'une parole et d'un monde à jamais fractionné ou fracturé les visions les plus noires comme les plus lumineuses qu'on peut avoir d'un lieu donné. Visions relayées par les nombreuses photographies de banques et autres édifices commerciaux que l'artiste a prises au cours de son séjour à Querétaro, elles-mêmes projetées sur cet entrelacs de lignes dont les pièces de sacs de couchage, les morceaux de cartes aériennes et les fragments de voix entendues, auxquels les mots lumineux font écho en leur

propre fragmentation, montrent le caractère réticulaire ou arachnéen – rets, filets, véritable toile d'araignée servant à capter ou capturer les débris de ce monde – et la nature parcellaire, inachevable, éphémère, fuyante même, dans la mesure où l'on ne peut jamais les saisir dans leur totalité ou leur intégrité.

Le nomadisme artistique de Jocelyn Fiset superpose aussi plusieurs lignes de fuite ou de poursuite dans sa quête incessante d'un dernier virage ou d'un dernier visage où son périple pourrait s'arrêter, d'un dernier lieu où il pourrait planter sa tente, se faire un abri, même éphémère, trouver refuge contre le temps et l'espace sans forme ni contour, tout en y découvrant une sorte de promontoire d'où prendre un nouvel élan. Son dôme portable, à ciel ouvert, évoque la carapace de la tortue, peinte sur la toile qui lui sert de plancher flottant, pour désigner la lenteur méditative ou contemplative de tout voyage et le caractère protecteur de tout ce que le voyageur emporte avec lui, sur ses épaules ou dans sa tête, mémoire et rêves compris. L'artiste traîne sa maison partout où il va : elle est son atelier mouvant où il invite chacun à prendre place comme le modèle unique d'une œuvre photographique toujours *in progress*, qui finira un jour par composer une galerie de portraits provenant de tous les lieux de la planète, une courtepoinde de visages et de regards uniques, révélateurs de leur intimité, dont l'assemblage sur la coupole infiniment mobile de l'univers de l'artiste – qui en répète la forme, au ruban adhésif, sur les murs et les planchers du musée où il la déconstruit et reconstruit – nous montre l'avènement sans doute utopique d'une nouvelle humanité dont le lieu reste à jamais à réinventer, comme le fait tout esprit créateur dans le milieu où il est plongé.

Cette humanité nouvelle, mi-animale, mi-divine, hybride, mutante, comme l'est toute créature vivante depuis sa genèse et tout au long de son histoire, même quand elle paraît finie comme on le sent aujourd'hui, doit donner lieu à un nouvel acte de création ou de

recréation du monde, que Christine Palmiéri, dans ce nouveau paradis terrestre que représente le Querétaro mythique où elle intervient, entre les arcades et les jardins, nous fait revivre en quelque sept jours et des poussières, pour que l'on sente au plus intime que tout lieu est en devenir et que tout ce qui a lieu en lui est en mutation. Les êtres fantastiques qu'elle imagine dans ses installations elles-mêmes hybrides, entre projections vidéo, photos, peintures murales et poésie, sont porteurs d'une mémoire archaïque que les cosmogonies de tous les temps, en particulier celles des peuples préhistoriques, illustrent avec force en mélangeant hommes, dieux et animaux dans un même espace symbolique tout en spirales, en maelströms, en hémicycles. Mais ils sont aussi porteurs d'un avenir plus ou moins sombre ou prometteur, postapocalyptique, dont elle prévoit, prédit et prophétise le pire comme le meilleur en nous faisant partager le lieu secret de ses désirs et de ses peurs. Les trois salles qu'elle a investies en y présentant de grandes photos numériques d'êtres mutants entourés de motifs pariétaux peints en noir et rouge comme les pictogrammes huichols, puis en y brochant une large fresque représentant deux hybrides *humanimaux*, mâle et femelle, copulant mentalement par le regard le plus embrassant, le plus pénétrant, et, enfin, en y projetant une vidéo où de nombreux éléments architecturaux de Querétaro sont le théâtre de fabliaux à la fois fascinants et inquiétants, au sein d'un espace noir où se déroule au sol une longue spirale de pierres blanches provenant des rues en réfection qui avoisinent le musée. Ces trois salles labyrinthiques qu'elle a ainsi aménagées comme les vases communicants des lieux les plus disjoints et les plus convergents nous montrent à l'évidence que le « site » construit par l'art n'est pas empreint seulement des traces que l'artiste y laisse, mais imprégné au plus profond par l'esprit des lieux que l'humanité dépose sous toutes sortes de formes dans les multiples strates de notre espace-temps.

Imprégnations

Nous pouvons nous glisser en pensée dans les sacs de couchage que Virginie Laganière étale au plancher, sous les photos satellitaires qui cartographient le lieu où nous nous trouvons physiquement et parmi les voix venues d'ailleurs, qui parlent d'espaces de vie à jamais perdus dont elles se rappellent ou dont elles rêvent au plus profond de leur inconscient. Nous pouvons nous immiscer sous le dôme protecteur que Jocelyn Fiset tend sur nos têtes en nous faisant mettre le pied sur le ciel ou la carapace de tortue qu'il nous propose comme socle pour poser à visage découvert devant l'appareil Polaroid avec lequel il tire en multiples exemplaires, toujours uniques, le portrait en pied de notre humanité infiniment nomade et composite. Nous pouvons pénétrer dans le nouvel éden posthumain que Christine Palmiéri dessine, filme et imagine sous tous les angles pour que nous sentions que nous sommes à la fois les futurs fossiles d'une humanité en voie d'extinction et les figures mutantes que les mythes et rituels ancestraux prophétisent depuis la plus haute antiquité. Nous pouvons donc visiter et revisiter sans cesse ces lieux empreints de non-lieux, de hors-lieux, de sous-lieux et de sur-lieux, qui poussent à travers eux comme la mémoire et l'imagination poussent dans les consciences, plantes vivaces et indéracinables de l'esprit créateur qui caractérise l'être humain entre les bêtes et les dieux. C'est toujours d'un voyage sans possibilité de retour qu'il est question dans les expériences d'art *in situ*, où la « situation » est souvent instable et insituable, parce que fragmentaire (comme le montre le *patchwork* d'images et de sons de Virginie Laganière), mobile et nomade (comme le souligne le dispositif d'habitation migratrice de Jocelyn Fiset), et profondément mutante (comme le met en relief l'univers en constante récréation de Christine Palmiéri).

Nous avons pu vivre *dans tous les lieux en un* en parcourant les salles du Museo de la Ciudad de

Querétaro : comme si le monde entier était entré par les portes de chacune des pièces où furent présentées les œuvres, qui sont aussi des événements, des actions et des passions ; comme si le monde entier avait pénétré dans ce labyrinthe de salles habitées par l'esprit créateur et destructeur de créatures terrestres qui ne se contentent pas d'avoir lieu, mais insistent pour réinventer à chaque instant leur mise au monde ; comme si l'univers au grand complet s'était introduit dans ce lieu où nous l'accueillons et le recueillons pour qu'il repose en paix dans quelques images, où il se dépose, telle la poussière des siècles, telle la poussière d'univers, diraient les physiciens, mais qu'il ne pouvait ensuite en ressortir indemne, qu'il ne pouvait rester le même à la sortie... Non, le monde ne peut ressortir d'un tel « lieu » comme il y est entré : il porte dorénavant l'empreinte de son passage par les espaces que les artistes lui ont donnés, prêtés, légués, pour que les transformations et les transmutations dont il est l'objet dans la nature comme dans l'histoire gardent la trace ou la mémoire du regard qu'ils y ont jeté, de la main qu'ils y ont portée, du pied qu'ils y ont posé, du souffle qu'ils y ont inspiré. Querétaro sera passé par le Québec en se glissant d'un lieu à l'autre de cette exposition, et le Québec lui-même restera empreint dans ces cloisons, ces planchers, ces plafonds, comme un vaste sac de couchage, une immense tente ambulante et une petite cosmogonie portative cousus l'un à l'autre, raccordant de loin en loin, en un seul *patchwork* de rêves et de souvenirs, le nord et le sud d'un continent à la dérive que l'art seul redécouvre à chaque instant et ne cesse d'explorer, après la mort, il y a longtemps, tels les conquérants ou conquistadors auxquels se substituent désormais ces ambassadeurs du désir et de la mémoire qu'on envoie sur les lieux les plus mystérieux de la planète pour qu'ils en exposent dans la pudeur et le respect les fonds et les arrière-fonds les plus secrets. ■

Pierre Ouellet est poète, essayiste et romancier. Né à Québec en 1950, il est l'auteur d'une trentaine de livres. Il a reçu à deux reprises le Prix du Gouverneur général du Canada dans la catégorie « essai », pour *À force de voir* en 2006 (Éditions du Noroît) et *Hors-temps* en 2008 (VLB éditeur), de même que le prix Ringuelet de l'Académie des lettres du Québec pour son roman *Légende dorée* en 1999 (L'Instant même) et le grand prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières pour *Dépositions* en 2007 (Éditions du Noroît). Il vient de faire paraître à l'Hexagone, après *Voire* en 2007, une deuxième rétrospective de ses premiers livres de poésie, *Une outre emplie d'éther qui se rétracte dans le froid*, ainsi qu'un nouveau recueil, *Trombes*, aux Éditions du Noroît. Directeur de la collection « Le soi et l'autre » chez VLB éditeur, il est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique à l'Université du Québec à Montréal et membre de la Société royale du Canada.